

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

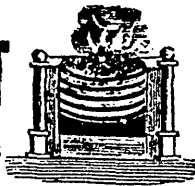
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
12X	16X	20X	24X	28X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES



VOL. I.

SAMEDI, 18 SEPTEMBRE 1841.

No. 41.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE, LES PUPILLES DE LA GARDE ; PHYSIOLOGIE DU MARI, (esquisses de mœurs), L'HOMME MARIÉ TATILLON ; LA FAMILLE DU MARCHAND, (esquisses de mœurs) ; A...., TRAPPISTE A LA MEILLERAYE, (poésie).

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

LES PUPILLES DE LA GARDE.

I.

Un dimanche du mois d'août 1811, avant dix heures du matin, une foule immense se pressait aux abords des grilles du Carrousel. Napoléon devait passer à midi une de ces magnifiques revues qui excitaient toujours l'admiration un peu badaude des Parisiens. Ce jour là, leur curiosité était d'autant plus aiguillonnée que l'empereur devait passer l'inspection d'un corps nouvellement créé, celui des pupilles de la garde, que personne n'avait encore vu à Paris, et qui, la veille, était arrivé tout exprès de Versailles à l'Ecole-Militaire.

La fortune, qui jusque-là n'avait cessé de favoriser Napoléon, avait comblé tous ses vœux six mois auparavant, en lui accordant un héritier. Après avoir donné à son fils un trône pour berceau, pour bourelet une couronne royale et pour hochet le sceptre de Charlemagne, il résolut de l'entourer d'une garde qui fût en harmonie avec son âge. Un grand nombre de soldats avaient des fils ou des neveux encore trop jeunes pour entrer dans les régiments ordinaires : aucun d'eux n'était assez riche pour faire les frais de leur éducation dans une école militaire et enfin il y avait parmi ces derniers beaucoup d'orphelins, car la gloire a toujours son vilain côté, et telle victoire qui illustre la nation jette le deuil dans bien des familles. Voulant donc que la guerre réparât en quelque sorte les malheurs inévitables qu'elle causait à ses enfants, Napoléon conçut l'idée de leur rendre ce qu'ils avaient perdu. — C'est dans les rangs de l'armée que leurs pères sont tombés, dit-il, c'est l'armée entière qui leur servira de père.

En conséquence, le 30 mars 1811, avait paru un décret qui ordonnait la formation d'un régiment composé de deux bataillons de six compagnies chacun, lequel porterait le nom de Pupilles de la garde. Ce corps devait être tenu sur le même pied que ceux de la jeune garde en temps de paix, sauf la solde, qui était moindre. Entre autres qualités requises pour être admis dans les pupilles, il fallait être fils ou au moins neveu d'un militaire mort sur le champ de bataille, savoir lire et écrire correctement ; avoir une taille moindre de cinq pieds et prouver qu'on avait été vacciné. Dix ans révolus étaient le minimum de l'âge nécessaire pour être admis ; après seize ans on ne pouvait plus être reçu. L'uniforme comprenait habit vert avec liseré jaune, schako, guêtres sous un pantalon large de même couleur que l'habit. Les sous-officiers seuls avaient le droit de porter le sabre ; l'épée était l'arme des officiers. Les sous-officiers, tels que caporaux, fourriers, sergents et sergents-majors, étaient pris dans le corps au concours et par droit d'ancienneté. Les officiers, depuis le grade de sous lieutenant jusqu'à celui de colonel, étaient nommés par l'empereur sur la proposition du ministre de la guerre. Des réglemens particuliers devaient régir le corps, si jamais il entraît en campagne. Enfin le décret se terminait ainsi : Il n'y aura pas de grenadiers. Cette clause ressemblait presque à une épigramme, et il eût pu ajouter avec pleine certitude d'être obéi : Les moustaches ne seront pas de rigueur.

Ce fut à Versailles qu'on organisa ce régiment en miniature. Le brave colonel Bardin en eut le commandement ; on lui adjoignit pour major le chef de bataillon Dibbets. La plupart des officiers furent choisis parmi les élèves des écoles militaires de Saint-Cyr et de Fontainebleau. Cette belle petite infanterie fut portée bientôt à 4,000 hommes. Plus tard l'empereur l'augmenta dans une telle proportion qu'à la fin de 1812 elle comptait huit bataillons de huit compagnies chacun. Les pupilles avaient un sous-intendant particulier, un musicien, des fibres, des tambours, un tambour-major et jusqu'à des sapeurs. Seulement un simple guidon aux couleurs nationales lui tenait lieu de drapeau, parce qu'un nouveau régiment ne pouvait recevoir son aigle que des mains de l'em-

peur, et l'empereur ne l'accordait jamais que lorsqu'on l'avait mérité sur le champ de bataille (1).

Déjà les quatre régiments de la vieille garde étaient rangés en bataille dans la cour des Tuileries, lorsqu'on vit avec surprise déboucher par le guichet du pont Royal et arriver en bon ordre, un régiment de petits fantassins dont le plus âgé comptait à peine quatorze ans. A leur aplomb, à leur air martial, on eût pu les prendre pour de vieilles troupes, tant il y avait de régularité dans leurs mouvements et d'ensemble dans leur marche. On eût dit d'un des corps de la garde, qui étaient là, sous les armes, vus par le gros bout de la lorgnette. D'abord, c'était un peloton de sapeurs, petits blondins en bonnets à poils, dont le menton juvénile et la mine espiègle contrastaient singulièrement avec l'air terrible qu'ils essayaient de se donner ; puis un tambour-major de cinq pieds deux pouces de haut, qui, lorsqu'il vint à passer devant son collègue de la vieille garde, espèce de colosse, fit tourner sa canne au-dessus de sa tête avec une rapidité extraordinaire, comme pour lui porter un défi d'adresse. Il était suivi de ses tambours, battant la *favorite*, cette marche de la vieille garde, véritable gras funèbre des bataillons russes et prussiens. La musique venait ensuite ; elle était veuve de grosse caisse et des bonnets chinois obligés, par la raison qu'aucun des exécutants n'eût eu la force de porter ces lourds instruments. Enfin le gros état-major à cheval, et tout le régiment au port d'armes, la suivait immédiatement.

Ces héros en herbe vinrent se former en bataille en face du 1er régiment des grenadiers, dont pas un n'avait moins de deux chevrons. A la vue de ces enfants les vieux soldats sourirent et chuchotèrent, mais les tambours ayant battu aux champs pour annoncer l'arrivée de l'empereur, tous devinrent muets et immobiles. Napoléon alla droit aux pupilles, qui avaient ouvert leurs rangs ; il mit pied à terre, dit quelques mots au colonel Barbin, et, accompagné du gros état-major du régiment, commença l'inspection. Tout à coup, prenant un caporal par l'oreille et l'amenant doucement à lui :

— Quel âge avez-vous, monsieur le blondin ? lui demande-t-il d'un ton brusque sévère.

— Mon empereur, j'ai eu treize ans le 20 mars dernier, jour de naissance du roi de Rome.

— Pourquoi riez-vous tout-à-l'heure lorsque je parlais à votre capitaine ?

(1) Nous sommes redevable des renseignements qu'on vient de lire sur l'organisation des pupilles de la garde à M. Lantour-Mézeray, qui lui-même a eu un parent officier-supérieur dans ce corps.

(Note de l'auteur.)

— Sire, c'est parce que j'avais plaisir à vous voir.

— Et si je te faisais mettre à la salle de police en arrivant à Versailles, pour t'apprendre qu'un sous-officier ne doit pas rire dans les rangs, que dirais-tu ?

— Mon empereur, je dirais que je suis bien heureux, car cela prouverait que vous pensez à moi.

— Ce petit drôle-là a réponse à tout, dit avec bonhomie Napoléon, et il continua sa marche.

Sur un signe du major Dibbets le petit caporal rentra dans le rang.

Son inspection terminée, Napoléon fit avancer de quelques pas les pupilles, et se plaçant entre eux et ses grenadiers :

— Soldats de ma vieille garde ! dit-il, voici vos enfants ! C'est en combattant à vos côtés que leurs pères sont morts : vous leur en tiendrez lieu. Ils trouveront en vous tout à la fois un exemple et un appui. Soyez leurs tuteurs ! En vous imitant ils seront braves ; en écoutant vos avis ils deviendront les premiers soldats du monde ! Je leur ai confié la garde de mon fils comme je vous ai confié la mienne. Avec eux je serai sans crainte pour lui comme avec vous je suis sans crainte pour moi. Je vous demande pour eux amitié et protection.

A ces mots des cris étourdissants de Vive l'Empereur ! Vive le roi de Rome ! sortirent des rangs. D'un geste Napoléon contint cet enthousiasme ; puis se retournant vers les pupilles :

— Et vous, mes enfants, reprit-il d'un ton ému, en vous attachant à ma garde, je vous donne un devoir difficile à remplir ; mais je compte sur vous et j'espère qu'un jour on dira : Ces enfants-là étaient dignes de leurs pères !

Des acclamations frénétiques répondirent à ce discours. Aussitôt Napoléon donna l'ordre à son aide-de-camp, le comte de Lobau, de commander le défilé, et les pupilles, héros de la fête, défilèrent la parade, en bon ordre correctement, en tête de la vieille garde.

A peine les tambours du 1er régiment de grenadiers, qui venaient après, étaient-ils arrivés à la hauteur du groupe de l'état-major impérial, qu'un enfant de troupe, qui pouvait bien avoir une dizaine d'années, quitta ses camarades, s'avance timidement vers Napoléon et lui présente, à distance, son petit bonnet de police, sur lequel il a posé un placet.

— Ah ! ah ! dit l'empereur en souriant, en voilà un qui a déjà de l'ambition ! C'est commencer de bonne heure ! Puis s'adressant à un de ses aides-de-camp : Durosnel, voyez ce que veut ce petit bonhomme.

Celui-ci s'approche de l'enfant, prend sa pitié-

tion, lui adresse quelques mots et revient auprès de l'empereur :

—Sire, c'est un orphelin...

Un orphelin ! interrompit Napoléon ; alors c'est moi que cela regarde, ajoute-t-il en tendant la main, donnez-moi ce papier.

Et dépliant lui-même la pétition, il lit ce qui suit :

“ A sa majesté, sa majesté le roi de Rome, en son domicile des Tuileries, à Paris.

“ Sire,

“ Pierre Mouscadet, âgé de onze campagnes,

“ Propriétaire exclusif de cinq blessures, non mortelles

“ Et grenadier à pied au premier de la vieille

“ De votre honoré père, qui

“ A décoré le délinquant de sa propre main, au camp

“ De Boulogne, a celui de vous faire savoir qu'il a

“ Hérité incontinent d'un véritable neveu dont il va

“ Ne savoir que faire attendu qu'il est question de

“ Se remettre en route.

“ Sire, le soi-disant est provisoirement *enfant*

“ *de troupe à la suite*, et déjà l'un de vos plus

“ profonds admirateurs. Blond de sa nature,

“ taille de 1 mètre 33 centimètres, il a été *vac-*

“ *ciné*, selon les réglemens, par l'aide-major. Le

“ postulant fera indubitablement un bon soldat.

“ Il sait lire, écrire, et possède la connaissance

“ du respect dû aux chefs immédiats et à l'héri-

“ tier présomptif du grand Napoléon. C'est

“ pourquoi le réclamant vous prie de vouloir bien

“ avoir la bonté de permettre à mon neveu,

“ François Mouscadet, porteur de la présente,

“ d'être incorporé le plus vivement possible dans

“ le corps des pupilles de la garde, qui est la vô-

“ tre, et dont le dépôt est situé à Versailles. Je

“ vous promets qu'il fera honneur au régiment et

“ qu'il ne boudera jamais pour le service de vo-

“ tre personne impériale, royale et romaine.

“ Sire, excusez si je ne figure que ma croix au

“ bas de la présente : c'est de cette manière que

“ j'ai été forcé de signer mon engagement volon-

“ taire ; ce qui ne l'a pas empêché d'être bon et

“ valable ; demandez plutôt à votre honoré père,

“ notre digne empereur, dont j'ai celui d'être

“ connu légèrement. Je ne m'exprime pas d'a-

“ vantage au vis-à-vis du réclament ; mais,

“ Sire,

“ J'ai l'honneur d'être Pierre Mouscadet, dé-

“ signé comme dessus et caserné à Courbevoie.

“ Réponse S. V. P.

“ Au quartier, ce 15 août 1811, jour de la

“ Saint-Napoléon, fête de votre honoré père.”

“ La lecture de cette supplique avait fait sourire

“ Napoléon plus d'une fois ; lorsqu'il en eut relu

“ l'adresse : “ A Sa Majesté, Sa Majesté le roi de

“ Rome ! ” répéta-t-il en haussant les épaules ; mais

“ ce n'est pas pour moi !

Cependant il fit un signe de la main à l'enfant, qui était resté impassible à la même place, et lui dit :

—Approche, mon petit ami. Tu t'appelles François, et tu es le neveu de Pierre Mouscadet grenadier dans ma garde ?

—Oui mon empereur, répondit timidement l'enfant, lui-ci en roulant son bonnet de police dans ses petites mains.

—Et bien, tu diras à ton oncle que c'est un imbécile.

—Oui, mon empereur.

En répondant ainsi, l'enfant ayant baissé les yeux. Napoléon reprit d'un ton moins bref :

—Et que dorénavant, lorsqu'il aura quelque chose à demander, c'est à moi, à moi seul, entends-tu bien, qu'il faudra qu'il écrive ?

—Oui, mon empereur.

—Nonobstant, la commission de monsieur Pierre Mouscadet va être ponctuellement exécutée, parce qu'enfin il ne serait pas juste que tu fusses victime de la bêtise de ton oncle.

Puis s'adressant à son aide-de-camp et lui remettant la pétition du vieux soldat :

—Lauriston, conduisez sur-le-champ le pétitionnaire auprès de mon fils ; vous nous le ramènerez ensuite.

Le général introduisit le petit François dans la chambre de Sa Majesté, alors âgée de six mois, et qu'il trouva dormant dans son berceau, entourée des femmes attachées à son service. Mme de Montesquion, selon l'étiquette, posa respectueusement la pétition sur les pieds de l'enfant qui, s'éveillant de mauvaise humeur, fit entendre un long vagissement. Alors l'aide-de-camp, croyant avoir suffisamment rempli sa mission, amena le petit Français auprès de l'empereur, occupé à voir défilier l'artillerie légère.

—Et bien ! monsieur le pétitionnaire, demanda-t-il aussitôt, avez-vous fait ce que je vous avais dit ?

—Oui, mon empereur.

—Qu'a répondu sa majesté, sa majesté impériale, royale et romaine ?

—Sa majesté n'a rien répondu, dit timidement François.

—C'est cela, répliqua Napoléon en souriant ; qui ne dit mot consent. Lauriston, vous me remettrez ce soir cette demande sous les yeux afin que je la régularise. Quant à toi, va rejoindre tes camarades et prends garde de te faire écraser par la cavalerie que je vois arriver là-bas.

Napoléon suivit des yeux le petit François, qui disparut bientôt en courant, à toutes jambes à travers les rangs du dernier bataillon de grenadiers ; et lorsqu'il l'eut perdu de vue :

—Pauvre enfant, dit-il avec un accent de mépris intéressé, je parie qu'il ne sera pas bête, lui ! Mais

son oncle n'en est pas moins un de mes braves, et je veux qu'il soit content de moi.

Immédiatement après la revue, les pupilles commencèrent leur service auprès de la personne du roi de Rome. Les dames de l'impératrice s'occupèrent beaucoup de ces petits soldats, qu'elles trouvèrent charmants. Elles pesèrent leurs jolis fusils, les plainquirent, les consolèrent ; et le lendemain, lorsque la compagnie relevée de garde et remplacée par une autre revint à l'École militaire, ils trouvèrent dans leur giberne, à la place de la toupie, des osselets et des billes qu'ils y renfermaient soigneusement, des pastilles de chocolat, des diabolins et des bonbons de toute espèce.

A quelques jours de là, le jeune François Mouscadet prenait rang dans les pupilles, après avoir passé un examen de faveur.

II.

Dans le 1er régiment des grenadiers à pied de la vieille garde, il y avait un soldat nommé Pierre Mouscadet qui était ce qu'on appelle en termes militaires un *troupiier fini*. Parti en 1792 avec les premiers bataillons de volontaires, Mouscadet n'avait pas un seul instant quitté les drapeaux, et cependant il n'était entré dans la garde qu'après la campagne d'Austerlitz ; c'est que malheureusement pour lui son éducation avait été complètement négligée ; il ne savait pas même signer son nom. Mouscadet ne pouvait donc espérer d'autre grade que celui d'*officier de guérite*, comme on désignait alors les simples soldats.

Il était en garnison à Courbevoie lorsqu'un matin le vaguemestre lui apporta une lettre timbrée de Saint-Jean-Brevelay, gros bourg situé près de Vannes en Basse-Bretagne, et patrie du vieux soldat. C'était la première lettre qu'il recevait depuis qu'il était au service, et son embarras fut grand. Il alla trouver le fourrier de sa compagnie et le pria de lui lire la missive : elle était du maître d'école de Saint-Jean-Brevelay, qui lui annonçait que son frère François était très malade et qu'avant de mourir il désirait le voir. Mouscadet avait un excellent cœur, et bien qu'il n'eût pas vu son frère depuis son enfance, il n'hésita pas un instant. La lettre du maître d'école à la main, il se présente chez son capitaine afin d'obtenir du colonel une permission d'un mois pour aller au pays. Deux jours après, Mouscadet, la pipe à la bouche, le sac sur le dos et le bâton à la main, était sur la route de Bretagne, marchant tristement, selon la nature de ses réflexions. Le dixième jour du voyage il arrive à Saint-Jean-Brevelay, trouve facilement la chaumière qui l'a vu naître ; mais hélas ! François est mourant, c'est à peine s'il peut serrer la main du vieux soldat et lui dire d'une voix éteinte :

—Frère, je te remercie d'être venu. Voilà tout ce que ma pauvre Jeanne m'a laissé en mourant, je te le donne. . .

François ne put achever. Quelques instants après il n'était plus.

Ce qu'il laissait à son frère était un gros garçon joffu et bien portant, qui, l'air hébété, avait regardé, sans la comprendre, la scène douloureuse qui s'était passée sous ses yeux : le marmot paraisait plus occupé de l'uniforme du grenadier que de la perte irréparable qu'il venait de faire.

Le lendemain du jour où Mouscadet avait rendu les derniers devoirs à son frère, il fumait tranquillement sa pipe, assis devant la porte de la chaumière, en regardant son neveu insouciant comme on l'est à cet âge, jouer avec le gros chien du maître d'école.

—Que diable vais-je faire de cette tête-là ? se dit-il à lui-même après un quart d'heure de réflexions. Jamais le fils de mon pauvre François ne sera abandonné par moi ; ce ne peut-être dubitatif. Je n'ai que du pain d'*omination* à lui donner ; mais tant qu'il y en aura pour un, il y en aura pour deux, et si le *feu* mange pour quatre, il se dédommagera sur les pommes de terre : ce n'est pas la qu'est la difficulté. Reste à savoir si le colonel voudra le recevoir au régiment en qualité d'enfant de troupe. Il est encore bien petit pour en faire un *tapin* ou même un simple *turlutut*. N'importe ! je vais toujours le charrier avec moi jusqu'à Courbevoie ; je l'astiquerai soigneusement en arrivant, puis je le présenterai au gros-major.

Enchanté de son idée, Mouscadet boucle son sac, va rendre une dernière visite à la tombe de son frère, remercie le maître d'école des soins qu'il lui a donnés, et, accompagné de son neveu, reprend la route de Paris.

—Ah ça ! lui dit-il après que le clocher de Saint-Jean-Brevelay eut été perdu de vue, comment t'appelles-tu, mon *fiou* ?

—François, répond le petit orphelin en se penchant au bras du vieux soldat.

—Eh bien ! François, je te prévien que d'ici au quartier l'étape sera un peu longue ; ainsi tâche de cadencer ton pas sur le mien, que je mourrai en conséquence ; cela te fera grandir, et la taille, vois-tu, mon ami François, la taille est de première nécessité pour entrer dans les grenadiers. Aimes-tu les grenadiers ?

—Un grenadier ! est-ce comme vous, mon oncle ?

—Un peu, mon neveu ! répond Mouscadet en passant complaisamment la paume de la main sur sa moustache noire et épaisse.

—Ah ! bien, oui ! je veux être grenadier, moi je veux, comme vous, avoir un bel habit et un sabre qui coupe bien,

—Tu n'es pas dégoûté, mon gars ! Alors laisse-moi diplomatiser cette affaire avec le gros-major, qui est au mieux avec le petit caporal, car vois-tu, mon *fieu*, il fait aussi facilement un sergent-fourrier dans la garde qu'un monarque en Europe : le tout est de profiter du moment. J'ai mon idée ; mais pour qu'elle réussisse complètement, il faut allonger les jambes un peu plus vivement que tu ne fais, et marcher droit son chemin au physique comme au moral. Sans cela le petit caporal ne fera jamais ta fortune.

—Oui, mon oncle, répondit le petit François en faisant tous ses efforts pour tâcher de régler son pas sur celui du vieux grenadier.

Mais la chose était difficile. Déjà l'enfant était hors d'haleine lorsque Mouscadet, jugeant bien que son neveu ne pourrait voyager longtemps de cette manière, l'assit à califourchon sur son sac et continua ainsi sa route en accélérant le pas.

Pendant ce voyage Mouscadet s'attacha de plus en plus à François à cause de sa gentillesse, de son caractère déterminé et du courage avec lequel il supporta les fatigues de la route. Aussi lorsqu'ils arrivèrent enfin à Courbevoie, le petit François n'était plus orphelin : il avait trouvé dans son oncle un véritable père et dans les grenadiers de la vieille garde une nouvelle famille.

Le premier soin de Mouscadet fut de présenter son protégé au gros-major, qui le fit admettre d'emblée parmi les enfants de troupe du régiment, avec demi-paie ; mais à cette époque, la paix n'était pas de longue durée en France. On parla bientôt d'une nouvelle guerre, et, pour la première fois de sa vie, l'oncle de François n'accueillit pas cette nouvelle avec plaisir. Il n'était plus seul. Exposerait-il cet enfant à la fatigue des marches forcées, aux chances des combats ? Il se décida donc à le faire incorporer dans les pupilles de la garde. Or, se dit-il, puisque ce régiment n'est autre que la garde du roi de Rome, c'est à sa majesté romaine que je dois m'adresser directement, parce que si le fils ne fait pas droit à ma réclamation, j'aurai toujours la ressource de m'adresser au père, qui ne m'a encore rien refusé, par la raison que je ne lui ai jamais rien demandé.

Fort de ce raisonnement, Pierre Mouscadet alla trouver un fourrier de son bataillon, renommé pour la beauté de son écriture, et il lui dicta la supplique que nous avons reproduite hier. Il ne s'agissait plus que de la faire parvenir d'une manière sûre à l'empereur. Une grande revue de la garde ayant été indiquée pour le dimanche suivant, l'occasion sembla bonne à Mouscadet. On a vu de quelle façon Napoléon accueillit la demande du vieux soldat et quel fut le résultat de la négociation. Mouscadet, désormais tranquille

sur le sort de son fils adoptif, partit gaiement l'année suivante pour cette campagne de Russie qui devait être aussi funeste comme résultat qu'elle avait été admirable comme conception.

III.

Le jeune François, doué d'une intelligence peu commune, avait fait de rapides progrès. Au bout d'un an il était caporal, et au commencement de 1813, c'était déjà le meilleur sergent-instructeur du bataillon. Il avait écrit plusieurs fois à son oncle, mais ses lettres étaient restées sans réponse. Pendant ce temps, la désastreuse retraite de Moscou avait eu lieu. Napoléon était revenu en hâte à Paris pour organiser une nouvelle armée. La France avait perdu ses hommes, elle donna ses enfants, et le premier bataillon des pupilles de la garde, mis sur le pied de guerre, dut rejoindre l'armée qui se dirigeait sur les bords de la Saale. Vainqueurs à Lutzen, à Bautzen et à Dresde, ces nobles enfants firent ce que leurs pères avaient fait tant de fois, ils écrasèrent les phalanges russes et prussiennes ; mais l'heure fatale était sonnée : l'Europe toute entière s'était lâchement coalisée contre la France. Qu'était devenu Pierre Mouscadet au milieu de ces sanglantes calamités ? son jeune protégé était-il orphelin pour la seconde fois ?

—Si j'avais eu l'honneur de faire partie du bataillon de guerre des pupilles, se disait ce dernier ; si j'avais été à Leipsik, j'aurais eu des nouvelles de mon oncle Pierre. Il me semble, cependant, que j'ai assez de force et de courage pour faire autre chose que démontrer la charge en douze temps à des bambins dans une caserne. Voilà une nouvelle armée qui se forme, dit-on ; je veux, cette fois, en faire partie, ne serait-ce que comme un simple fusilier.

Un jour donc, notre jeune sergent apprend que l'empereur doit chasser le lendemain dans les bois de Satory. Son plan est arrêté. Les pupilles n'ont pas l'habitude de flâner dans les rues de Versailles ; ils ne sortent du quartier que pour aller en promenade, tambour en tête ; aussi, à peine le jour a-t-il paru, que profitant du moment où il ne pouvait être aperçu, François pénètre dans une arrière cour du quartier, grimpe sur un arbre, de l'arbre s'élançant sur le mur, et d'un bond se trouve dans la plaine. Il a bientôt gagné les bois de Satory, et se tenant aux agucats derrière la statue du chevalier Bernin, située à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses, devant laquelle la chasse impériale doit nécessairement passer, il attend patiemment en préparant dans sa mémoire le discours qu'il veut adresser à Napoléon, sur l'effet duquel il compte beaucoup. Il y avait longtemps qu'il était là, lorsque le bruit du galop de plusieurs

chevaux se fait entendre : c'est l'empereur : François se lève, se tient immobile dans la position du soldat sans armes. Napoléon, surpris de rencontrer en pareil lieu un pupille de la garde, s'arrête, fronce le sourcil et lui demande d'un ton sévère :

—Que faites-vous ici jeune homme ?

François, les deux talons sur la même ligne, la poitrine effacée, le revers de la main droite au schako, répond avec calme :

—Sire, je vous attendais.

—Ah ! ah ! répliqua l'empereur, qui ne prévoyait pas une réponse ; mais pourquoi êtes-vous hors du quartier à pareille heure, seul ?

—Pour parler à votre majesté.

—Je vous demande comment vous êtes sorti ? ajoute l'empereur avec impatience.

—En sautant par-dessus le mur, sire.

—Jeune homme ! dit Napoléon en remarquant le galon d'argent posé en losange sur la manche du pupille ; de la part d'un sous-officier un tel acte d'insubordination est impardonnable ! Ne savez-vous pas que vous devez montrer l'exemple du respect pour la discipline ?

—Je le sais, sire ; mais il fallait avant tout que votre majesté pût m'entendre.

—Alors, soyez bref : que voulez-vous ?

—Sire, l'honneur de rejoindre le bataillon de guerre des pupilles, de me battre contre les ennemis de votre majesté et de mourir s'il le faut pour la défense de mon pays !

A ces mots, prononcés avec un accent qui avait quelque chose d'héroïque, le visage de l'empereur changea d'expression ; son regard, si sévère un moment auparavant, devint doux et presque bienveillant :

—Votre nom, jeune homme ? lui demanda-t-il.

—François Mouscadet, neveu de Pierre Mouscadet, grenadier au 1er régiment de la vieille garde.

—Vraiment ! s'écria l'empereur. Et se penchant vers le grand veneur, il lui dit en souriant quelques mots ; puis reprenant son sérieux il ajouta froidement :

—François, vous allez rentrer tout de suite au quartier.

—Oui, sire.

—Allez, je penserai à vous.

Et Napoléon repartit au galop.

François, transporté de joie, entra au quartier, se livra à l'adjudant de garde, qui le mit à la salle de police ; mais que lui importait ? L'empereur lui avait dit *je penserai à vous*, et ces trois mots le consolèrent. Il resta séquestré pendant huit jours ; le neuvième il fut appelé chez le colonel Bardin, qui l'embrassa et lui remit, avec un brevet de lieutenant dans le corps

des pupilles, une feuille de route pour aller rejoindre le bataillon de guerre.

On ne saurait se faire une idée du bonheur que l'on éprouve à porter la première épaulette. La joie de François tenait du délire. Lui, officier dans la garde du roi de Rome ! C'était cent fois plus qu'il n'avait osé espérer. Quarante-huit heures suffirent au nouvel officier pour faire ses préparatifs de départ. Ses anciens camarades le reçurent avec acclamations, et l'aimèrent, parce qu'ils trouvèrent en lui un officier instruit, bon et juste. Il écrivit à Pierre Mouscadet et lui raconta qu'il était digne d'être son neveu. Le vieux soldat montra la lettre de François à toute sa compagnie en jurant qu'il se ferait tuer volontiers à l'usage d'un empereur qui se comportait si agréablement au vis-à-vis d'un neveu, fils de son propre frère.

Le récit de cette campagne de 1814, pendant laquelle une seule armée disputa pied le territoire contre toutes les forces réunies de l'Europe, est vraiment fabuleux. Le 2e bataillon des pupilles avait été appelé à l'armée comme l'avait été le premier l'année précédente, et tous deux étaient compris parmi les bataillons de la garde. Un jour, dans les plaines de la Champagne, Napoléon voulant tromper l'ennemi pour mieux assurer un mouvement, ordonne à un bataillon de sa vieille garde de marcher en avant, en même temps qu'il fait se porter devant lui, en tirailleurs, une compagnie des pupilles. Cette compagnie était celle de François. Ce fut alors un spectacle merveilleux que de voir ces braves enfants faire le coup de feu avec le plus étonnant sang-froid contre des Russes qui avaient double de leur taille, le triple de leur âge, et de les voir les ajuster avec autant de gaieté que s'il ne se fût agi que d'une partie de billes, tandis que les vieux grenadiers, qui, l'arme au bras, attendaient avec impatience l'ordre de se mettre en mouvement, les aimaient de la voix, tout en veillant d'un œil paternel à ce qu'ils ne pussent être surpris par la cavalerie ennemie.

L'affaire fut longue et meurtrière ; mais les enfants de la garde firent si bien que le succès de la manœuvre fut assuré. Placé en arrière sur un petit monticule, Napoléon avait tout vu. Après l'action, il accourut pour les féliciter. Comme il arrivait devant le front du bataillon de ses grenadiers, on emportait, couché sur des fusils en croix, un jeune officier des pupilles qui, grièvement blessé d'un coup de feu à la cuisse dès le commencement de l'engagement, n'avait consenti à être emporté du champ de bataille qu'après la retraite des Russes et qui, malgré sa douloureuse situation, n'avait cessé de crier : "Vive l'empereur ! vive la France !" Napoléon s'approchait pour lui parler quand tout à coup un grenadier sort des rangs, s'é-

lance tout éperdu vers le blessé et le presse dans ses bras avec la plus vive émotion. C'était Pierre Mouscadet : il avait reconnu son neveu ; mais au même instant il voit près de lui Napoléon qui le foudroie d'un de ses regards.

—Pardon, excuse, mon empereur, dit le vieux soldat d'une voix tremblante de crainte et d'attendrissement, j'ai quitté mon rang sans permission, je dois être puni ; mais c'est mon neveu, c'est le petit François, mon fils adoptif : je n'ai pu me retenir, mon empereur, je m'ai emporté !

—Silence ! dit Napoléon d'un ton sévère ; puis prenant la main du blessé : Capitaine François, lui dit-il en appuyant sur la qualité qu'il lui donnait : depuis notre entrevue dans les bois de Versailles, cette croix vous attend : recevez-la de ma main.

De grosses larmes coulèrent alors des yeux de Pierre, qui bégaya :

—Mon empereur, j'ai reçu le même honneur de vous à Boulogne ; mais déjà j'étais un homme tandis que le petit François n'est encore qu'un enfant. N'importe ! j'ai quitté mon rang sans permission, je dois être....

—Adieu, capitaine François ! reprit Napoléon sans écouter les paroles du grenadier ; nous nous reverrons bientôt, je l'espère.

—Pardon, excuse, mon empereur, j'ai quitté mon rang, je dois..

Napoléon, qui ne voulait avoir qu'à récompenser, interrompit brusquement le vieux soldat en lui disant d'un ton impatient :

—Tu te trompes, c'est moi qui t'ai fait signe d'approcher pour embrasser ton neveu Tais-toi donc et retourne à ton rang.

Il y a quelques jours, en traversant la place Dauphine, à Versailles, je remarquai, arrêté et comme en contemplation devant la statue colossale du général Hoche, un homme ayant une jambe de bois et que je crus reconnaître. Quoique vêtu du costume civil, il était coiffé d'un bonnet de police vert foncé orné d'un gland jaune et bordé d'un liséré de même couleur. Je m'approchai de lui :

—Bonjour, capitaine ! lui dis-je en lui offrant cordialement la main. Ne me reconnaissez-vous pas ?

Le capitaine François (car c'était lui) me regarda d'abord avec hésitation ; puis me jetant les bras autour du cou, il m'embrassa.

—Parbleu ! s'écria-t-il, je vous reconnais maintenant.

—Oni, lui répondis-je en souriant, c'est bien moi, avec trente-six ans de plus sur la tête.

—Oh ! reprit le capitaine en levant tristement les yeux au ciel, ne parlons pas de ce temps-là !

—Au contraire, parlons-en toujours.

Le brave capitaine m'apprit alors que, par suite de sa blessure qu'il avait reçue en Champagne, il avait été amputé ; qu'après les événements de 1815 il s'était retiré à Versailles avec son oncle Pierre, qui était mort peu de temps ensuite ; qu'enfin il s'était marié et avait eu un fils.

Ici le capitaine baissa tristement la tête en passant la main sur ses yeux.

—Et ce fils ? lui demandai-je.

—Mort en Afrique. Les Arabes l'ont assassiné.

Afin de détourner la conversation d'un sujet si pénible, je me hâtai d'ajouter :

Il me semble voir encore les pupilles de la garde en promenade au parc, l'hiver, avec leurs jolis uniformes verts !

—Ma foi, interrompit-il j'avais encore le mien au grand complet, il n'y a pas longtemps ; mais comme je ne suis pas riche, j'ai voulu l'utiliser. Et tenez...

En disant ces mots, le capitaine François se découvrit et me montra complaisamment son bonnet de police.

—Voilà, reprit-il en souriant, tout le parti que j'en ai pu tirer.

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

PHYSIOLOGIE DU MARI.

ESQUISES DE MŒURS.

L'HOMME MARIÉ TATILLON.

On naît tatillon, comme on naît homme de génie, mécanicien, musicien, poète, ou rôtisseur.

L'homme qui est tatillon étant garçon, le sera encore plus étant marié. C'est aux femmes à prendre des informations.

Il est bien fâcheux que l'homme tatillon ne puisse pas se voir, s'examiner dans son ménage ; il est probable que cela le guérirait de sa manie.

Certainement on peut être tatillon et fort estimable du reste ; un mari tatillon peut adorer sa femme et ses enfants, faire honneur à ses affaires, menter sa garde exactement, et s'acquitter enfin de tous les devoirs que la société impose.

Mais dans son ménage il n'en sera pas moins un être insupportable, tracassier et ennuyeux.

Dès le matin, l'homme marié tatillon trouve moyen d'exercer son humeur, même avant de sortir de son lit :

“ Ma femme, mon mouchoir... passe-moi mon mouchoir... Il doit être sur la chaise contre le lit, près de toi.”

Ma-jame, encore à moitié endormie, allonge le bras et donne un mouchoir à son mari. Celui-ci va pour se moucher, mais il s'arrête, examine le mouchoir, et s'écrie :

— Ce n'est pas à moi, cela... Mes mouchoirs n'ont pas de bordure de couleur... C'est à toi. — C'est possible, mon ami. — Oui... oui... c'est à toi... C'est-à-dire, tes mouchoirs ont une bordure bleue, celle-ci est brune... Qu'est-ce que cela veut dire ? — Ça veut dire que j'en ai aussi dont la bordure est brune apparemment. — Ah ! tu en as comme cela !... Depuis quand donc ? — Depuis que je les ai achetés, sans doute. — Quand donc les as-tu achetés ? — Mon Dieu ! je ne me rappelle plus au juste l'époque. — C'est singulier..., tu ne m'as pas dit que tu avais acheté d'autres mouchoirs ! — Je n'ai pas cru que ce fût une chose assez importante pour qu'il fût nécessaire de t'en faire part. Est-ce que je ne pourrais plus acheter la moindre chose sans te demander la permission ? — Je ne dis pas cela... Mais... enfin, tu vois bien que j'avais raison d'être étonné en voyant un mouchoir avec des bordures brunes.

Monsieur sort du lit ; il cherche ses pantoufles ; il ne les trouve pas sur-le-champ, il s'impatiente, il appelle sa domestique.

La bonne arrive. Elle voit son maître dans un négligé fort décolleté ; mais les bonnes sont habituées à cela, et il est probable que ce n'est pas dangereux pour leur vertu.

— Jannette, où sont mes pantoufles ? Voilà une heure que je les cherche,

La bonne montre à Monsieur les pantoufles placées contre le lit, derrière une table de nuit.

— Les voilà, Monsieur.

— Eh ! les voilà Mais pourquoi les avez-vous placées là ? Est-ce que c'est leur place habituelle ?

— Dame ! Monsieur, j'ai cru bien faire en les mettant sous le lit.

— Est-ce que c'est là que je les dépose ordinairement le matin ? C'est sous ce fauteuil, contre la cheminée. Il ne faut jamais rien changer de place. Une autre fois, faites-y attention.

On s'habille ; le déjeuner est servi. Madame prend son café, en lisant le journal ; Monsieur fait des rôtis devant le feu. Mais bientôt il pousse le genou de sa femme, en lui disant :

— Est-ce que tu as remis une bûche au feu, hier au soir, après que je suis sorti ?

— Une bûche, mon ami ? Comment ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Il me semble que je ne te parle pas hébreu cependant ! Quand je suis sorti hier au soir à neuf heures, il y avait encore deux bûches au feu, une grosse et une petite ; c'était bien suffisant pour achever la soirée. Après cela, je ne t'empêche pas de faire un grand feu si tu as froid,

mais c'est pour me rendre compte ; car ce matin je trouve bien encore la bûche du fond, mais voilà trois tisons devant. Pourquoi trois tisons, bien ! si tu n'as pas fait remettre une autre bûche ?

— Ah ! mon ami, que tu m'ennuis avec tes tisons ! On a mis du bois, on n'en a pas mis, est-ce que je prends note de cela ? Je suis en train de lire un feuilleton qui m'intéresse, et il faut que tu m'interrompes pour un morceau de bois !

Monsieur se tait ; il se contente de siffler un petit air entre ses dents, ce qu'il fait quand il n'est pas content de ce qu'on lui a répondu. Il continue de déjeuner, mais bientôt il murmure :

— Ce lait n'est pas bon ; il n'y a jamais de crème dessus, et encore la laitière en donne moins qu'autrefois. Il me semble qu'on pourrait avoir un pot qui ne servirait qu'à aller chercher le lait ; alors on verrait bien si la laitière donne juste la même mesure. Dis donc, Eulalie, a-t-on un pot pour cela ?

Eulalie ne répond pas ; elle continue de lire.

— Dis donc, est-ce que tu ne trouves pas que j'ai raison ? En ayant toujours le même pot, on verrait bien si on a son compte, hein ?

Madame répond avec colère, mais sans cesser de lire : — Oui ! oui ! on aura un pot... on aura dix pots, si tu veux, et laisse-moi tranquille !

— Je ne te dis pas dix ! je te dis un ! Ce n'est pas cher ! On vend maintenant de fort jolies tasses et des pots au lait en terre de couleur, avec des reliefs. J'en ai marchandé ; ça vaut douze sous. Je te dirai où tu en trouveras. Ah ! par exemple, voilà du beurre qui n'est pas excellent ! Combien paies-tu ce beurre-là ma chère amie ?

— Je n'en sais rien.

— Comment, tu n'en sais rien ?

— C'est la bonne qui l'achète.

— Mais je présume que tu comptes avec la bonne ?

— Ah ! sans doute ! Ah ! c'est trente-six sous, je m'en souviens.

— Tu n'en es pas sûre. Jannette ! Jannette !

La domestique arrive en mangeant un morceau sur le pouce.

— Combien ce beurre-là, Jeannette ?

— Trente-six sous, Monsieur.

— La livre ?

— Dame ! ce n'est pas le quarteron, à coup sûr.

— Je pense bien que ce n'est pas le quarteron, mais cela pourrait être le kilo.

— Qu'est-ce que c'est que ça, le kilo ?

— Je vous ai dit kilo ; c'est la nouvelle mesu-

re ; vous devriez savoir compter parkilo. Enfin, votre beurre est trop cher pour ce qu'il vaut. J'en ai mangé avant-hier en déjeunant chez un de mes amis ; il ne le paie que trente-deux sous, et il est meilleur que celui-ci.

—Monsieur a donc demandé le prix à son ami ?

—Pourquoi pas ?

Jeanette va s'éloigner ; Monsieur l'arrête.

“ Qu'est-ce que vous mangez pour votre déjeuner, Jeanette ?

—C'est du restant de gigot, Monsieur.

—Ah !... Est-ce qu'il ne reste pas encore du bœuf d'avant-hier ?

—Ah ben ! par exemple, il y a long-temps qu'il est fini !”

La bonne s'éloigne, tandis que Monsieur murmure : “ Il me semble bien qu'il devait encore rester du bœuf.”

Quand vient le moment où l'on fait l'appartement, Monsieur se trouve sans cesse devant le balai de la domestique ; il vient voir si elle ne laisse pas de poussière dans quelque coin, si elle a bien essuyé chaque meuble. La servante, que cela impatienté, a l'habitude de pousser ses ordures dans les jambes de son bourgeois.

Si monsieur sort avec Madame, il examine toutes les parties de la toilette de sa femme.

“ Tu vas mettre cette robe-là ?

—Oui, mon ami.

—Elle ne va pas bien de la taille... Ah ! tu prends ton chapeau lilas ?

—Sans doute. Est-ce qu'il n'est pas joli ?

—Si fait, il est joli... mais je n'aime pas le bouquet qui est dessus... Tiens ! tu as ôté la dentelle de ton châle ! pourquoi donc ?

—Parce qu'elle était trop belle pour le châle, qui maintenant est un peu passé.

—Je t'assure qu'il était beaucoup mieux avec de la dentelle.”

Grâce aux observations de son mari, Madame recommence sa toilette et finit quelquefois par ne plus vouloir sortir, parce qu'elle a pris de l'humeur.

Madame a dit à Monsieur qu'elle voulait s'acheter deux ou trois robes d'été. Monsieur n'a rien répondu ; mais le lendemain il rentra en rapportant trois pièces d'étoffes pour robes, qu'il vient d'acheter pour sa femme. Il les lui donne en lui disant : “ Hein ! j'espère que je suis galant. ”

—Madame feint d'avoir l'air content pour ne point désobliger son mari ; mais les robes qu'elle a achetées ne sont pas de son goût ; elle n'en aime ni les dessins ni la couleur ; elle voudrait déjà qu'elles fussent usées, pour en avoir d'autres. Si elle avait acheté ses robes elle-même,

elle les aurait choisies plus jolies, et les aurait sans doute payées moins cher.

Quelque temps avant le moment du dîner, notre homme marié tatillon ne manque pas d'aller fureter dans la cuisine ; il découvre la marmite, les casseroles ; il goûte au ragoût ; il appelle la cuisinière : “ Qu'est-ce que c'est que ça ?

—Une fricassée de poulet, Monsieur.

—Est-ce que vous avez mis des champignons dedans ?

—Certainement, Monsieur.

—C'est singulier, je n'en trouve pas... Ah si j'en aperçois... Avons nous de la soupe grasse aujourd'hui ?

—Oui, Monsieur, puisque voilà le pot-au-feu.

—Ah ! c'est juste.... Mais vous mettez trop de légumes dans votre pot, cela nuit au bouillon.

Combien mettez-vous de carottes dans votre marmite ?

—Ah ! ma foi, Monsieur, est-ce que je me rappelle le compte ! Je mets ce qu'on me donne !... Est-ce qu'il faut compter les carottes à présent !

—Ça vaudrait mieux.... Je gage qu'il y en a au moins six ”

Et Monsieur découvre la marmite, regarde dedans, et cherche à compter les légumes ; et la cuisinière, qui enrage de voir sans cesse son maître dans sa cuisine, a bien envie de lui attacher un torchon à son habit.

Pendant le dîner, Monsieur a observé que sa domestique avait le nez rouge, que sa femme n'avait attaché sa serviette qu'avec une pingle au lieu de deux, et que son chat avait un gros ventre.

Le soir s'il vient du monde, Monsieur gronde la bonne si une personne de la société n'a pas essuyé ses pieds au paillason ; il va regarder ce qu'on met de sucre dans les verres d'eau ; c'est lui qui reçoit le chapeau et le châle d'une dame, qui va les mettre quelque part, en disant :

“ Soyez tranquille, j'ai mis tout cela en sûreté. Quand vous partirez, vous me le demanderez, à moi ! ”

Et quand la dame redemande son châle, on s'aperçoit que le chat s'est oublié dessus, parce que Monsieur, qui veut tout faire mieux qu'un autre, a porté le châle dans une pièce où personne ne va, excepté le chat.

Et quand on est pour se coucher, Monsieur court dans toutes les chambres faire sa revue, voir si tout est en ordre. Il se relève deux ou trois fois pour s'assurer si la bonne a éteint sa chandelle, puis pour voir si les portes sont bien fermées.

Quand une domestique est entrée au service d'un homme marié tatillon, elle ne fait pas un

long séjour chez lui. Bientôt elle lui demande son compte et s'en va.

Mais la femme de ce Monsieur ne peut pas faire comme sa domestique.

LA FAMILLE DU MARCHAND.

—
ESQUISSE DE MŒURS.

—
1.

Onze heures venaient de sonner à l'église Saint-Leu.

—Qu'attendez-vous pour servir le déjeuner ? dit M. Lenoir à la servante qui cumulait chez lui les fonctions de cuisinière avec celles de femme de chambre de Mme et de Mlle Lenoir.

—M. Auguste n'est pas encore descendu.

—Que m'importe ! ne sommes-nous pas habitués depuis quelque temps à nous passer de lui ?....

En ce moment un coup de sonnette retentit : Fanny qui achevait de mettre le couvert, s'interrompit pour répondre à cet appel.

—Allons, murmura M. Lenoir, il faut que tout le monde soit à ses ordres ; monsieur ne daignerait pas se servir lui-même.

—Qu'est-ce encore ? ajouta-t-il en s'adressant à la servante qui descendait l'escalier aussi précipitamment qu'elle l'avait monté.

—C'est M. Auguste qui demande de la cire pour ses moustaches.

—Portez-lui la bouteille à l'encre, dit M. Lenoir en haussant les épaules.

Mme Lenoir, qui venait d'entrer dans l'arrière-boutique, où avait lieu cette conversation, fit signe à la servante de se conformer à l'ordre du jeune homme, et dès que celle-ci fut sortie :

—N'avez-vous pas honte, dit-elle à son mari, de ridiculiser ainsi votre fils en présence de vos gens ?

—Qu'appellez-vous mes gens ? la cuisinière ?

—Oui, monsieur, la femme de chambre, dit Mme Lenoir en appuyant fortement sur cette qualification.

—Femme de chambre, soit ! Au fait, elle est entrée ici pour tout faire. Mais croyez-vous qu'elle ait attendu jusqu'à présent pour remarquer le ridicule des grands airs de monsieur votre fils.

—Si elle ne l'aime pas, c'est parce qu'il sait se faire respecter mieux que d'autres !

—Respecter ?... cela dépend de la manière dont on veut l'entendre ; mais j'aimerais mieux qu'il sut se faire estimer.

—Vous attachez donc un bien haut prix à l'estime d'une cuisinière ?

—Femme de chambre, disiez-vous tout à l'heure. Au reste, l'estime des honnêtes gens, quelle que soit leur condition, est toujours précieuse, et ne l'obtient pas qui veut. Mais c'est assez discourir sur ce chapitre : l'heure du déjeuner est passée depuis longtemps ; il n'est pas juste que nos estomacs pâtissent des lenteurs de M. Auguste.

—Mon Dieu, vous êtes bien pressé ! Mettez-y un peu de complaisance. Il y a huit jours que nous ne l'avons vu à notre table.

—Est-ce ma faute si notre cuisine n'est pas de son goût, et faut-il que nous attendions pour prendre nos repas qu'il lui plaise d'avoir faim ? Que fait-il encore maintenant pour n'être pas descendu d'aujourd'hui ? Est-ce l'heure de se lever ?

—Quelques lettres à écrire peut-être....

—Ecrire, lui ! à qui, si ce n'est à des créanciers ou à des maîtresses, car ce n'est pas là ce qui doit lui manquer : s'il n'en avait pas, il croirait déroger à ses habitudes de grand seigneur.

—Eh ! mon Dieu, c'est de son âge.

—C'est possible, mais il n'est pas moins de son âge de travailler à se faire une position au lieu de vivre dans l'oisiveté comme un être nuisible ou tout au moins inutile à ses semblables.

—Travailler ! travailler ! N'avons-nous pas assez de fortune pour faire le bonheur de nos deux enfants ?

—Au train dont il y va et de la manière dont vous encouragez ses sottises prétentions et ses folles dépenses, je ne vois pas trop qu'il en ait pour longtemps ; et d'ailleurs je ne suis pas disposé, ni vous non plus, que je sache, à faire hériter de sitôt M. Auguste et sa sœur.

—Non sans doute ; mais nous en avons assez pour nous et pour eux.

—Je n'ai rien pour un fainéant qui dédaigne une profession honorable, tout-à-fait digne de lui si humble qu'elle vous paraisse, et qui rougit de son père et de vous-même, madame ; oui, de vous-même, car s'il se plaît à oublier, auprès de ses nobles amis, qu'il est le fils d'un simple marchand de soirées, vous prenez soin de lui rappeler, par vos soupirs et vos doléances, que vous avez le malheur d'être la femme d'un boutiquier.

—Ah ! monsieur Lenoir, vous êtes d'une injustice révoltante. Ne voudriez-vous pas qu'Auguste enterrât dans le fond d'un comptoir la brillante éducation que nous lui avons donnée et ses avantages naturels ?

—Et où serait le mal, je vous prie ?

—Ah !... vous consentiriez à ce qu'il vécût de pair et compagnon avec vos commis, des gens sans fortune, sans distinction !

—Sans fortune ! M ! Lambert, notre premier commis, ne manque de rien, Dieu merci !

—Grâce à vos bontés....

—C'est à-dire, grâce à ma reconnaissance, car je suis plus son obligé qu'il n'est le mien ; il peut fort bien se passer de mes services, mais je ne puis guère me passer des siens, depuis surtout que vous vous êtes crue trop grande dame pour vous abaisser jusqu'aux misérables détails du commerce.

—Un tel reproche de votre part n'a pas lieu de me surprendre, répondit madame Lenoir vivement piquée : je devais m'y attendre en me mésalliant. La fille du commissaire-priseur expie le tort d'être descendue dans la boutique, quand sa dot, son éducation et son entourage autorisaient des prétentions beaucoup moins modestes. Mais d'ailleurs, avec la meilleure volonté du monde, et en supposant que j'eusse pour le négoce une vocation qu'à vrai dire je ne me suis jamais sentie, en quoi mon intervention dans vos affaires pourrait-elle vous être utile ? Vous me confieriez votre comptabilité ? mais, alors, quelle tâche imposeriez-vous à notre pauvre Emilie, que vous avez condamnée au comptoir à perpétuité, sans pitié pour ses dix-huit ans, et que vous forcez à gagner si chèrement sa vie !

—Emilie est moins.... imprudente que vous.

—Dites moins sotté ; à quoi bon gêner !

—Je n'aurais pas osé vous le dire. Emilie, donc, est moins.... imprudente que vous ; elle n'est soumise à ma volonté sans se plaindre ; plus tard elle me remerciera.

—De quoi ? de l'avoir sacrifiée à quelque malotru : car je ne vois pas que vous puissiez, malgré votre richesse, trouver un parti bien relevé pour une teneuse de livres, nos élégants, nos jeunes gens à la mode, vont chercher des femmes ailleurs que dans un comptoir.

—Et ils font bien, car ils n'en trouveraient pas, dans le mien, du moins. Je ne sais si ma fille fera un mariage brillant, j'y tiens fort peu, pourvu qu'elle soit heureuse ; mais à coup sûr elle n'épousera pas un fat.

—Emilie épousera l'homme qui lui plaira : vous ne pensez pas, j'espère, contraindre sa volonté !

—Non certes : pourvu toutefois que l'homme qui lui plaira ait le talent de ne pas me déplaire.

—Je la plains s'il est de votre goût ; cela ne prouvera pas beaucoup en sa faveur.

—Vous m'avez plu, madame Lenoir, autrefois....

—C'est un honneur dont vous me permettez de ne pas tirer vanité.

—À votre aise ; mais quel que soit votre sen-

timent à cet égard, je crois qu'Emilio ne serait pas déjà si malheureuse d'épouser un homme bon, loyal comme moi, laborieux, économe comme moi, simple....

—Comme vous....

—Oui, madame, simple comme moi ; rien tant qu'il vous plaira. La simplicité des goûts et du cœur n'exclut pas l'énergie ni l'intelligence. Voyez, par exemple, M. Lambert.

—Toujours cet homme ! Il ne vous manquera jamais de d'avoir jeté les yeux sur lui.

—Pourquoi non ? Il n'est pas difficile de rencontrer plus mal, mais je doute fort que nous trouvions mieux. M. Lambert a pour Emilie le respect et l'attachement d'un frère, et personne n'est plus capable que lui de continuer la prospérité de notre maison.

—Vous verrez que M. Lambert à compté sur le dot de notre fille pour faire sa fortune ; cela m'explique sa docilité à vos moindres ordres, son prétendu dévouement à nos intérêts.

—Monsieur Lambert ne compte que sur lui et il a raison. Dans tous les cas, il est trop fier et trop délicat pour se marier par intérêt.

—Autant dire qu'il nous fera honneur en daignant brigner la main de notre fille. À la vérité, vous semblez prendre à tâche de la mettre à son niveau. À peine sortio du pensionnat, où elle avait contracté des goûts et des habitudes analogues à sa fortune et au rang de ses compagnes, vous l'avez rappelée cruellement à la simplicité de la vie bourgeoise la plus humble. L'élève, légante pensionnaire, devenue tout à coup une pauvre fille de comptoir aux ordres de vos pratiques, à dû nécessairement oublier tout ce qu'elle avait appris à si grands frais, tout, hormis l'écriture et la tenue des livres.

—Eh bien ! et la musique ?

—Ah ! oui, la musique, parlons-en ! Dieu sait si vous avez fait assez de difficultés pour lui acheter un piano ; et, au lieu de lui faire donner des leçons à domicile, comme cela se pratique dans toutes les bonnes maisons, vous l'envoyez en prendre, pour plus d'économie, chez une maîtresse de quatrième ou de cinquième ordre, comme les filles de portières qui se destinent au théâtre. Est-il bienséant qu'une jeune fille batte ainsi le pavé au risque d'être prise pour une grisette ?

—Oh ! il n'y a pas à s'y tromper. Les grisettes n'ont point, que je sache, une cuisinière, pardon ! une femme de chambre attachée à leurs pas....

Fanny reparut en ce moment.

—À quoi songez-vous donc, pour n'avoir pas encore servi le déjeuner ? cria M. Lenoir avec colère.

—J'étais allée chercher de la cire à mouches pour M. Auguste, répliqua la servante,

qui ne négligeait aucune occasion de ranimer l'irritation de M. Lenoir contre son fils.

—C'était bien la peine de nous laisser mourir de faim !

—Il en avait besoin pour achever sa toilette, dit Mme Lenoir en prenant le bâton de cire des mains de Fanny, à qui elle reprocha son indiscretion par un coup d'œil significatif; puis elle monta à la chambre de son fils.

—Appelez Emilie et M. Lambert, reprit M. Lenoir en s'asseyant, et servez. Je n'attends plus personne.

Emilie seule répondit à cette invitation; M. Lambert fit prier M. Lenoir de l'excuser. L'affaire pour laquelle il avait réclamé la libre disposition de sa journée nécessitait une longue correspondance qui ne lui laissait pas le temps de déjeuner.

—C'est vrai, dit M. Lenoir à Emilie; j'oubliais qu'il m'a demandé l'autorisation de s'absenter aujourd'hui: il faut que cette affaire soit bien importante, car il paraît vivement préoccupé depuis hier.

—Et vous ne soupçonnez pas la cause de cette anxiété? demanda Emilie en s'efforçant vainement de comprimer la rougeur qui lui montait au front.

—Ma foi, non, répondit M. Lenoir sans prendre garde à son agitation. Une affaire d'intérêt, sans doute, quelque créance à recouvrer, car M. Lambert est un homme d'ordre, il doit faire fructifier ses économies.

—Si ce n'était pas cela? reprit Emilie avec une hésitation qui, cette fois, n'échappa point à M. Lenoir, mais sur les motifs de laquelle il s'abusa complètement.

—Alors, répliqua-t-il avec bonhomie, ce serait autre chose; mais, que t'importe?

—Oh! rien... mais si c'était une querelle... un duel....

—Comment!... saurais-tu?...

—Moi! rien... absolument rien... Comment voulez-vous que je sache?... Ce n'est pas à des femmes que l'on confie ces sortes de secrets....

—C'est vrai; tu m'avais épouvanté; mais rassure-toi. Une querelle, lui, un duel! allons donc! le jeune homme le plus doux, le plus réservé, le plus timide. N'est-il pas vrai?

—Oui.... mon père; mais.... enfin.... si on l'avait insulté!....

—L'insulter, lui! Qui? pourquoi? On ne manque pas aux gens qui ne manquent à personne. Décidément, l'intérêt que tu lui portes te fait déraisonner; mais, je ne te blâme pas, sois-hâta-t-il d'ajouter en remarquant la confusion d'Emilie, M. Lambert est un noble cœur un homme que j'estime et que j'aime.... et toi?

M. Lenoir, en disant ces derniers mots avec une intention marquée, avait fixé sur sa fille un regard scrutateur.

—Et moi... je l'estime aussi, répondit la jeune fille avec un ton de candeur où son père, qui se piquait d'être un bon observateur, crut voir percer la dissimulation. Et il poursuivit avec un sourire de satisfaction:

—Es-tu bien sûre de n'avoir pour lui que de l'estime?

—Je l'aime aussi, mon père....

—A la bonne heure! je le savais bien.

—Je l'aime comme tout ceux qui vous témoignent le respect et le dévouement que vous méritez

M. Lenoir, convaincu que sa fille se tenait sur la défensive et que ses efforts pour surprendre un aveu échoueraient devant une résolution fermement arrêtée, jugea prudent de ne pas insister davantage et fit main basse sur un plat de côtelettes que Fanny venait d'apporter.

Mme Lenoir, en entrant dans la chambre d'Auguste, l'avait trouvé en face d'une armoire glace, occupé à perfectionner un nœud de cravate qu'il avait fait et défait vingt fois depuis une heure.

Auguste n'était pas un homme aussi complètement nul que son père avait pris l'habitude de le proclamer; il trouvait dans son esprit assez de ressources pour dissimuler son ignorance, et il lui en fallait beaucoup, car son ignorance était grande. Il s'était dispensé de rien apprendre au collège, sous prétexte qu'on y enseignait beaucoup de choses inutiles; mais, à cela près qu'il avait adopté le système orthographique de M. Marle, et qu'il ne connaissait Lhomond que de réputation, il savait tourner le plus galamment du monde les billets doux qu'il lançait comme autant de fusées à la Congrève sur les cœurs inflammables du corps de ballet, qui, par bonheur, partageaient assez généralement ses principes grammaticaux.

Ce petit talent joint aux charmes d'une belle figure, d'une taille élégante, d'une toilette irréprochable et d'une bourse assez bien garnie, grâce à la faiblesse de Mme Lenoir, avait valu à Auguste, dans un monde facile, quelques succès dont il était vain. Il avait rencontré, dans les boudoirs de la rue de Provence et de la rue Saint-Georges, des jeunes gens oisifs, aimables et légers de cœur et d'esprit; après avoir échangé avec eux quelques saluts, quelques phrases banales de politesse, il en était venu aux poignées de main et aux protestations amicales: le sentiment marche si vite chez les danseuses! En moins d'un mois il était devenu l'ami intime, l'inséparable d'une douzaine de lionceaux de la plus belle espérance, tous riches de plusieurs millions en perspective, tous d'une noblesse dont

l'origine se perdait dans les nuits du temps. Auguste, en apprenant à la longue les noms superbes et les titres de ses illustres compagnons, trouva pour la première fois de sa vie que la nature, en le dotant du nom de Lenoir, lui avait fait un assez vilain cadeau. Il voulut corriger le tort de sa naissance, et profitant de l'*incognito* dont jouissait sa famille et de l'impunité dont la loi couvre tout Français plus ou moins atteint d'aliénation mentale qui s'anoblit de son autorité privée, il se baptisa baron de Belcour; en quoi il fit preuve de modestie, car il ne lui eût pas coûté davantage de se proclamer duc ou tout au moins marquis. Nul ne contesta sa généalogie ni ne s'avisait de demander la vérification de ses parchemins. On le crut sur parole et il fut salué baron de Belcour.

Emporté par les illusions de sa vanité naturelle, Auguste ne tarda pas à prendre au sérieux sa prétendue noblesse, et s'estima l'égal des gentilshommes pur sang dont il était entouré.

Les nouveaux amis d'Auguste avaient établi leur quartier général au boulevard Italien, à proximité de l'Opéra et du café de Paris. C'est là qu'on se réunissait tous les matins, c'est-à-dire vers midi, pour délibérer sur l'emploi de la journée.

Auguste était en retard quand sa mère vint l'interrompre au milieu de son importante occupation.

—Tu arrives bien à propos, lui dit-il, sans daigner la questionner sur l'état de sa santé, ce qu'il eût regardé comme *le nec plus ultra* du mauvais genre : je ne sais ce que j'ai aujourd'hui, je suis d'une maladresse, ces maudites cravates ne veulent pas tenir; il n'est rien de plus mauvais que la soie pour les nœuds; vois donc si tu seras plus habile que moi.

Mme Lenoir essaya de le satisfaire et, après quelques tentatives infructueuses, elle eut le bonheur d'y réussir.

—Tu ne me parles pas des cinq cents francs ? dit Auguste. Est-ce que tu n'y as pas songé ?

—Je les ai, répondit Mme Lenoir.

—Que tu es bonne ! s'écria le jeune homme presque avec effusion.

Un éclair de bonheur sillonna le front de Mme Lenoir. Elle se crut complètement récompensée par cette exclamation.

—Et comment te les as-tu procurés ? ajouta Auguste.

—Oh, ce n'est pas sans peine; ton père a des soupçons, il commence à se défier de moi.

—De quoi se plaindrait-il, après tout ? ce que tu m'as donné, tu le prends sur les économies.

—Eh, malheureux ! crois tu qu'elles soient inépuisables ? Il y a longtemps que tu en serais réduit à la pension qu'il te fait..

—Jolie pension ! soixante francs par mois pour mes gants et mes menus plaisirs !

—Si je n'avais pas trouvé moyen de contracter quelques emprunts à son insu...

—Tu as donc emprunté aussi les cinq cents francs ?

—Non, je les ai pris dans la caisse avec l'aide de ta sœur.

—Mon Dieu ! mais si mon père venait à s'en apercevoir !

—Oh ! il n'y a rien à craindre nous ne sommes qu'au 8 et il n'a pas de paiements à faire avant la fin du mois.

—Très bien ; donne-moi cette somme.

—Tu sais qu'il faut absolument qu'elle soit remplacée le plus tôt possible.

—Oh ! sois sans crainte : ce sera l'affaire de quelques jours,

—Tu es bien sûr, au moins, que ton ami le marquis te le rendra exactement.

—Il m'en a donné sa parole de gentilhomme, dit Auguste avec une gravité fort bouffonne.

Cette garantie parut très suffisante à Mme Lenoir, car elle n'insista pas davantage, et le billet de banque qu'elle avait soustrait passa de ses mains dans celles du jeune homme.

Auguste, qui avait achevé de s'habiller, remercia sa mère du bout des lèvres, prit son chapeau et se dirigea vers l'escalier. Mme Lenoir l'arrêta :

—Tu ne m'as pas dit pourquoi ton ami le marquis avait un besoin si urgent de cette somme.

—Oh ! pour rien, pour satisfaire un caprice de gentilhomme.

—C'est un caprice un peu cher, objecta Mme Lenoir, dont la curiosité était vivement éveillée.

—Il s'agit de faire capituler une grisette dont il est amoureux.

—Et c'est pour cela que je trompais la confiance de ton père ! Rends-moi ce billet, malheureux, il me le faut !

—Comment, tu as des préjugés ? Je ne te croyais pas si arriérée. Eh ! mon Dieu, tu t'inquiètes de bien peu de chose : une vertu de grisette, ce n'est pas la peine d'en parler.

—Tais-toi, tais-toi, ou je croirais que ton cœur s'est gâté dans la compagnie de ces mauvais sujets.

—Oh ! tu les calomnies, dit Auguste en souriant, et en même temps il s'efforça de s'échapper.

—Tu déjeunes avec nous ?

—Impossible, on m'attend.

—Eh bien, on t'attendra.

—Non pas ; je suis pressé, le marquis de Forsac a besoin de son argent, et je dois aller à un *steep-chase* avec quelques gentilshommes

de nos amis : le comte Fréval, le baron de Grigny, le vicomte de Norlaç.

—Y penses-tu, par un temps comme celui-ci !

—La pluie va cesser.

—Mais j'ai promis à ton père que tu déjeunerais avec lui.

—Merci, j'ai eu ma ration de morale hier, j'en suis rassasié pour plusieurs jours.

—Il sera furieux contre toi.

—Tant mieux si cela l'amuse.

—Il est si exigeant !

—Dis si ridicule.

—Oh ! Auguste, c'est bien mal de parler ainsi de ton père.

—Il n'y a que la vérité qui offense.

Mme Lenoir ne crut pas devoir prolonger une discussion dans laquelle il lui était facile de voir qu'elle n'aurait pas le dernier mot. Elle baisa les yeux avec résignation, et Auguste, profitant de ce moment de trêve, battit rapidement en retraite.

Il ne pouvait sortir sans traverser la salle à manger, où M. Lenoir et sa fille continuaient leur repas,

—Ah ! vous voilà enfin, monsieur, c'est bien heureux, lui dit son père ; puis se penchant vers la cuisine : Fanny, cria-t-il, servez monsieur Auguste.

—Je vous remercie, mon père, balbutia le jeune homme, je n'ai pas encore faim, je déjeunerai plus tard.

—À votre aise, répondit M. Lenoir avec humeur.

Auguste déposa un baiser sur le front de sa sœur, salua de nouveau son père et sortit sans prononcer une parole.

—Allons ! j'en ai été quitte à bon marché aujourd'hui, se dit-il en repoussant joyeusement la porte, et il arpena rapidement le magasin, comme s'il eût craint que l'idée ne vint à son père de le rappeler. Il fut contraint de s'arrêter sur le seuil : la pluie tombait par torrents. Pendant qu'il cherchait des yeux une voiture avec des gestes non équivoques d'impatience, M. Lambert, tenant à la main plusieurs lettres qu'il venait de cacheter, s'approcha de lui. Sa contenance était embarrassée : Auguste comprit que le commis désirait lui parler, mais il fit mine de ne pas l'apercevoir et détourna vivement la tête. M. Lambert ne se laissa point déconcerter par cette manifestation désobligeante.

—Mon cher monsieur Auguste, dit-il au jeune homme d'une voix émue, j'ai un service à vous demander.

—Qu'est-ce, mon cher M. Lambert ? répondit Auguste en se retournant à peine et en appuyant

sur ses derniers mots avec un ton d'impertinence qui fit tressaillir le commis.

—Je dois me battre aujourd'hui.

—Je ne vous en empêche pas... Et pourquoi, s'il vous plaît ?

—Je ne puis le dire. Oh ! non, pas à lui ! murmura-t-il tout bas.

—Comme il vous plaira, mon cher monsieur Lambert,

—Seriez-vous assez bon pour me servir de témoin ?

—Moi, votre témoin ! impossible, mon cher, impossible ! Et quelle est votre arme... la demi-aune ?

—Monsieur !

—Et avec qui vous mesurez-vous ? Prenez garde de trouver votre maître !

Cette double saillie fit sourire Auguste de satisfaction et d'orgueil, mais elle n'obtint pas le même succès auprès de Lambert, qui tourna brusquement le dos à son interlocuteur et murmura en haussant les épaules, avec l'expression du plus profond mépris :

—Imbécile ! tu serais moins fier et moins insolent si tu savais pourquoi je vais me battre.

Auguste s'était élancé dans un cabriolet de remise qui passait devant la porte en criant au cocher :

—Au café de Paris !

II.

Les nobles amis d'Auguste, repoussés du boulevard par le violent orage qui venait d'éclater et qui paraissait devoir déranger leurs plans, s'étaient réfugiés, comme il l'avait deviné, au Café de Paris, le lieu ordinaire de leur rendez-vous en cas de pluie. On l'attendait depuis une heure, et le marquis de Forsac principalement témoignait son impatience de ne pas le voir arriver plus vite.

—Maudit Belcour, s'écria-t-il tout à coup, il n'en fait jamais d'autres ! N'est-ce pas une honte de laisser ainsi un ami dans l'inquiétude quand son honneur est au jeu ?

—Bagatelle ! dit le comte de Fréval. Aures-te, comment, s'il te plaît, ton honneur se trouve-t-il engagé dans cette affaire ?

—Comment ? La belle question ! Si je perds mon pari, si la grisette m'échappe, ne suis-je pas un homme perdu de réputation ? Quelle figure ferai-je auprès de nos lionnes et quelle triste opinion n'auront-elles pas de mon mérite quand la chronique leur apprendra que le marquis de Forsac, ce grand conquérant de boudoir, ce Lovelace du quartier Notre-Dame-de-Lorette, a échoué honneusement devant une vertu de la rue Saint-Denis !

—En effet, la situation serait assez humiliante,

et à la place je ne m'en consolerais pas, dit en minaudant le baron de Grigny, vieux jeune homme serré, pincé, musqué, qui cachait un front chauve sous une chevelure brune, étalant à sa boutonnière une rose rouge en guise de croix d'honneur, et tenait sans cesse la bouche ouverte pour afficher cinq ou six échantillons de Désirabode. Rien n'est mortel comme le ridicule.

—Alions donc ! n'es-tu pas la preuve vivante du contraire ? répondit le marquis, Rassure-toi, tu vivras encore longtemps.

—Je n'oserais hasarder la même prédiction à ton égard, répliqua agréement le baron.

—Assez sur ce sujet, interrompit le vicomte de Norlac : vous avez tort l'un et l'autre.

—Erreur ! je soutiens qu'ils ont raison tous les deux, reprit le comte de Fréval.

—Tout cela peu être fort spirituel, mais je ne suis guère d'humeur à plaisanter ; encore une fois, l'affaire est sérieuse, et, si Belcour ne vient à mon aide, je ne réponds plus de rien.

Les interpellations, les railleries succédèrent avec une verve et une rapidité qui déconcertèrent le marquis.

—Forsac a peur ! Messieurs, je vous prends à témoins que Forsac recule ! Les cent pistoles du pari lui tiennent au cœur !

La voix du marquis eut peine à dominer ce tumulte ; enfin, lorsqu'il put se faire entendre :

—Vous êtes fous, leur dit-il : je ne renonce pas à la partie ; mais, en l'engageant, j'ai compté sur l'assistance de Belcour ; s'il me tient parole, nous verrons qui paiera : je crois pouvoir vous prédire que ce ne sera pas moi ; s'il ne vient point ou s'il vient les mains vides, ce qui est absolument la même chose, j'ai tout perdu... hors l'honneur ; car vous conviendrez qu'on ne tente pas un enlèvement avec soixante centimes dans sa poche, juste le prix de deux *omnibus*.

—C'est vrai, dit Norlac, l'argent est le nerf de la guerre et de l'amour.

—Qui te parle d'amour ! répliqua Fréval. Tu n'es jamais à la conversation. Forsac a découvert une beauté roturière, mais honnête, à ce qu'il dit ; il lui veut du bien et daigne se charger de son éducation ; voilà tout. Tu vois qu'il n'est pas plus question d'amour en ceci que du pacha.

—Ah ! soupira Norlac, si le petit comte de Mervil était de retour, Forsac ne serait pas si embarrassé, ni moi non plus, car il m'a promis formellement de payer certaines lettres de change qui pourraient bien m'envoyer passer l'hiver à la campagne.

—Où places-tu la campagne ? demanda Forsac.

—Belle question ! A Clichy, *intra muros*.

—Connu, offrent tous ensemble les jeunes gens.

—Quant à Mervil, dit Forsac, il ne faut pas songer à le revoir avant un mois. C'est bien le moins qu'il puisse mettre de temps à liquider l'héritage paternel.

—Qu'il accoure bien vite, au contraire, nous activerons la liquidation.

—Il ne viendra pas du tout, dit Grigny.

—Et pourquoi, s'il te plaît ?

—Pourquoi ? parce qu'il suivra l'exemple de Frampton, de Delmar et de Cerny, comme vous suivrez plus tard le sien. Vous voilà bien tous : tant que vous n'avez rien, vous apportez dans notre communauté vos espérances, pour toute cotisation, ah ! de belles espérances, je le sais ; mais, vienne la réalité pour l'un de vous, il renonce prudemment aux bénéfices de l'association et va se ruiner ailleurs comme un égoïste. Voilà ce que fera Mervil et voilà ce que vous ferez aussi, chacun à votre tour.

—Non, non, s'écrièrent les jeunes gens avec indignation. C'est une calomnie !

—Je désire, messieurs, que vous persistiez dans ces bons principes qui vous honorent, mais je n'ose l'espérer. Quoi qu'il en soit, on ne m'accusera pas de mal juger les autres d'après moi, car je n'ai pas distrait de notre cercle un sou de mon patrimoine.

—Je le crois bien, son père est mort insolvable, murmura Forsac.

—Et Mervil aussi nous sera fidèle, dit Norlac ; je réponds de lui corps pour corps.

—J'aimerais mieux que ce fût bourse pour bourse, répliqua Grigny.

—On assure que son père lui laisse deux millions.

—Deux millions ! le brave homme.

—Et il était d'âge à vivre encore longtemps.

—Il a mis de la complaisance à s'exécuter si vite.

—C'est fort délicat de sa part, et je suis bien sûr que Mervil ne le croyait pas capable d'un aussi beau trait.

—Vous voyez, messieurs, que les pères ont du bon, psalmodia dit Grigny d'un ton demi-sérieux, demi-plaisant ; aussi ai-je toujours professé une grande vénération pour la paternité.

—Il était grand temps que ce malheur arrivât, car le vieil entêté voulait nous enlever son fils, et il lui avait déjà envoyé trois fois sa malédiction par la poste, parce que le pauvre garçon s'obstinait à préférer notre genre de vie au pot-au-feu éternel.

—Passe encore s'il lui eût envoyé quelques *bank-notes* par la même occasion ; mais il avait jugé plus sage et plus économique de lui couper radicalement les vivres.

—C'est une infamie ! s'écria Norlac.

—Paix aux morts ! objecta Grigny ; si le vieillard a eu des torts dans dans sa vie, il les a noblement expiés par une fin prématurée.

—Maudit Lelcour ! s'écria pour la seconde fois Forsac, que cette digression paraissait ennuyer. Messieurs, qui de vous peut me donner son adresse ?

—Tu sais bien qu'il la cache à tout le monde.

—C'est le moyen de pouvoir vanter, sans crainte d'être démenti, la richesse de son appartement et le luxe de son mobilier moyen-âge.

—En effet, je commence à penser qu'il abuse de notre crédulité avec avec son train de maison et sa livrée, dont nous n'avons jamais vu percer le moindre bout de galon ; et je ne serais pas étonné que la grande dame mystérieuse qu'il prétend soustraire à tous les yeux fût autre chose que sa blanchisseuse ou sa femme de ménage.

—Le dépôt te rend injuste, répondit Norlac. Oublies-tu que sa bourse nous a défrayés presque entièrement depuis trois mois que nous le connaissons ?

—Il faut bien qu'il ait quelque chose pour lui ; mais je n'en persiste pas moins à soutenir qu'il a des manières fort bourgeoises et ne nous fera jamais grand honneur.

Forsac, impatienté, s'éloigna des jeunes gens sans attendre la réplique, ouvrit brusquement une des fenêtres qui donnent sur le boulevard, se pencha pour regarder, et après quelque minutes d'attention :

—Tenez, que vous disais-je ? s'écria-t-il d'une voix triomphante ; ce garçon-là n'a pas le moindre usage : le voilà qui s'étale dans un sabot de régie, comme un courtier de commerce. Et ! malheureux, quand on n'a pas le moyen de louer un cabriolet au mois ou à l'année, on en achète un... à crédit, ou l'on va à pied : cela vaut mieux que d'être vu dans un pareil bahut.

[A CONTINUER.]

POÉSIE.

A. . . .

TRAPPISTE A LA MEILLERAYE.

'Tis vain to struggle—let me perish young—
Live as I have lived ; and love as I have loved ;
To dust if I return, from dust I sprung,
And then, at least, my heart can he'er be moved.

BYRON.

Mon frère, la tempête a donc été bien forte ;
Le vent impétueux, qui souffle et nous emporte
De récif en récif,

A donc, quand vous partiez, d'une aile bien profonde,
Creusé le vaste abîme et bouleversé l'onde

Autour de votre esquif ;

Que tour à tour, en hâte, et de peur du naufrage,
Pour alléger la nef en butte au sombre orage,

En proie au flot amer,

Il a fallu, plaisirs, liberté, fantaisie,
Famille, amour, trésors, jusqu'à la poésie,

Tout jeter à la mer !

Et qu'enfin, seul et nu, vous voguez solitaire,
Allant où va le flot, sans jamais prendre terre,

Calme, vivant de peu,

Ayant dans votre esquif, qui des nôtres s'isole,
Deux choses seulement, la voile et la boussole,

Votre âme et votre Dieu !

VICTOR HUGO.

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre chelins par année.

Ceux qui ne se sont pas conformés à la condition du paiement d'avance, auront 2s. 6d. par an à payer en sus du prix d'abonnement, selon l'avis donné dès le 3e numéro.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous ses abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres franchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE & CIE.

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remise entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.